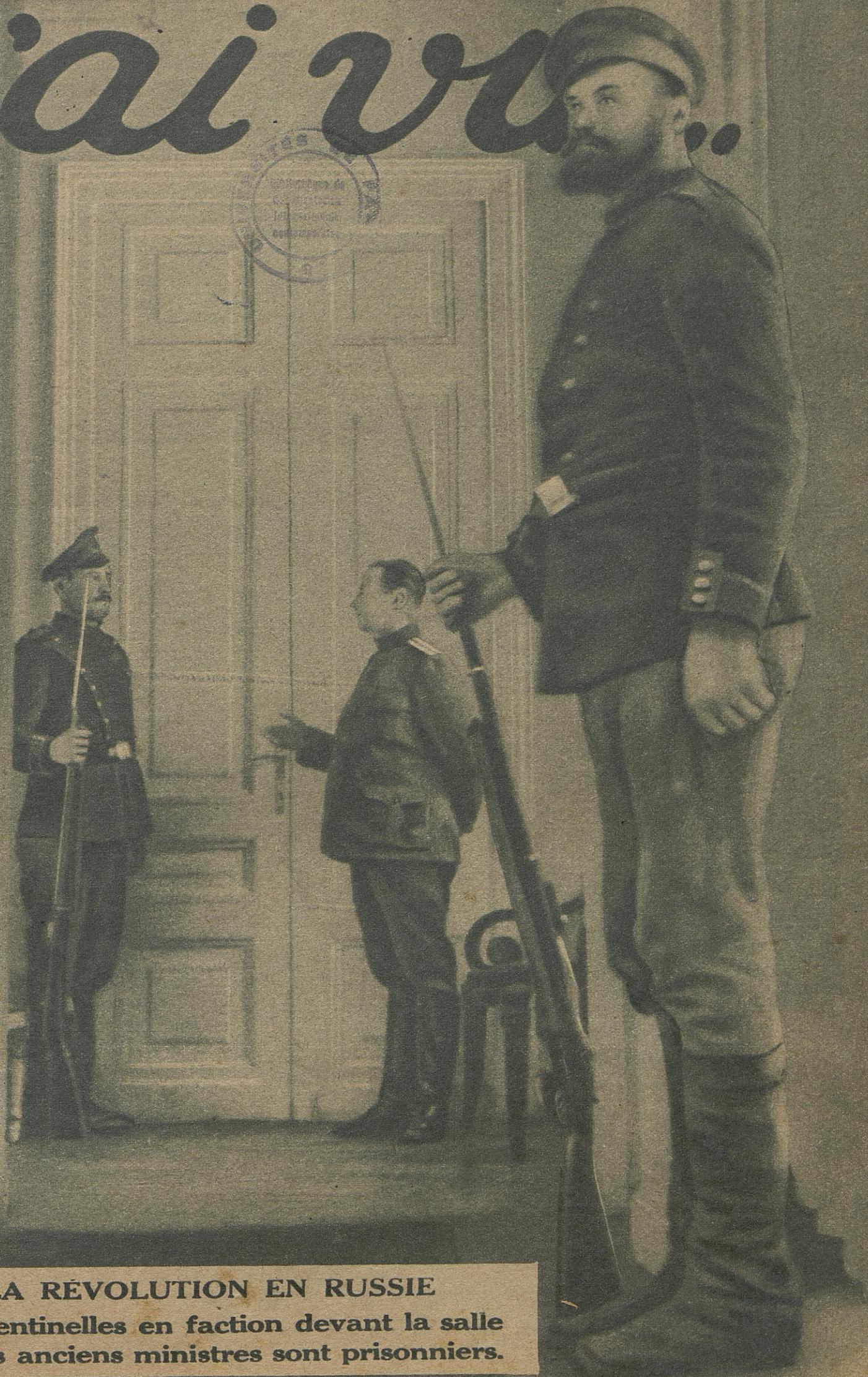


# J'ai vu...



**LA RÉVOLUTION EN RUSSIE**  
**Les sentinelles en faction devant la salle**  
**où les anciens ministres sont prisonniers.**

FOP 47

*J'ai vu.*

*Au réfectoire, à l'heure du déjeuner.*



*L'institutrice rappelle aux petits réfugiés les motifs de leur exil.*

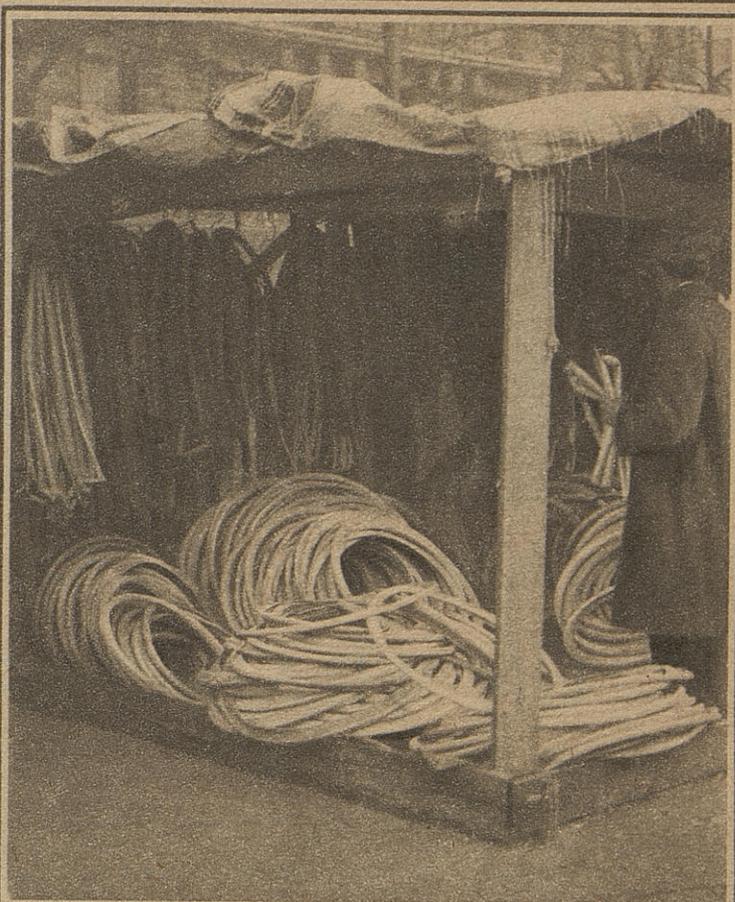
### LES ENFANTS DES PAYS DÉVASTÉS RÉFUGIÉS AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE

Les Allemands, dans leur retraite, ont laissé derrière eux, sans gîte, ruinés et dans la plus effroyable détresse, des milliers et des milliers de malheureux. Les plus étonnants d'entre eux sont les tout petits qui souffrent de la faim à l'âge où ils ne devraient que sourire. Par bonheur une association dont le but est admirable, le "Secours

de guerre" recueille petits et grands. Le "Secours de guerre" est installé à Paris dans l'ancien séminaire de Saint-Sulpice. Le département des petits y est aménagé d'une façon parfaite et les enfants y sont l'objet des soins vraiment maternels de femmes qui, depuis septembre 1914, sont les consolatrices de tant de mi



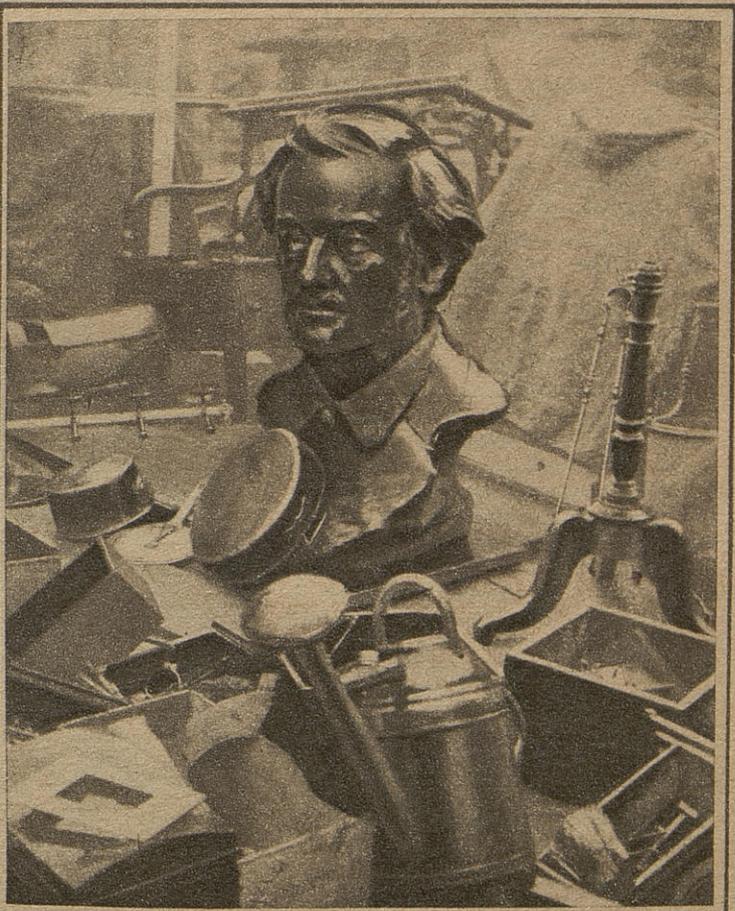
*Le cuivre abonde : un étalage de casseroles d'occasion.*



*Cyclistes, achetez à foison les pneus qui manquent aux Berlinois.*



*Que de "Delikatessen"! Elles sont inconnues maintenant Outre-Rhin.*

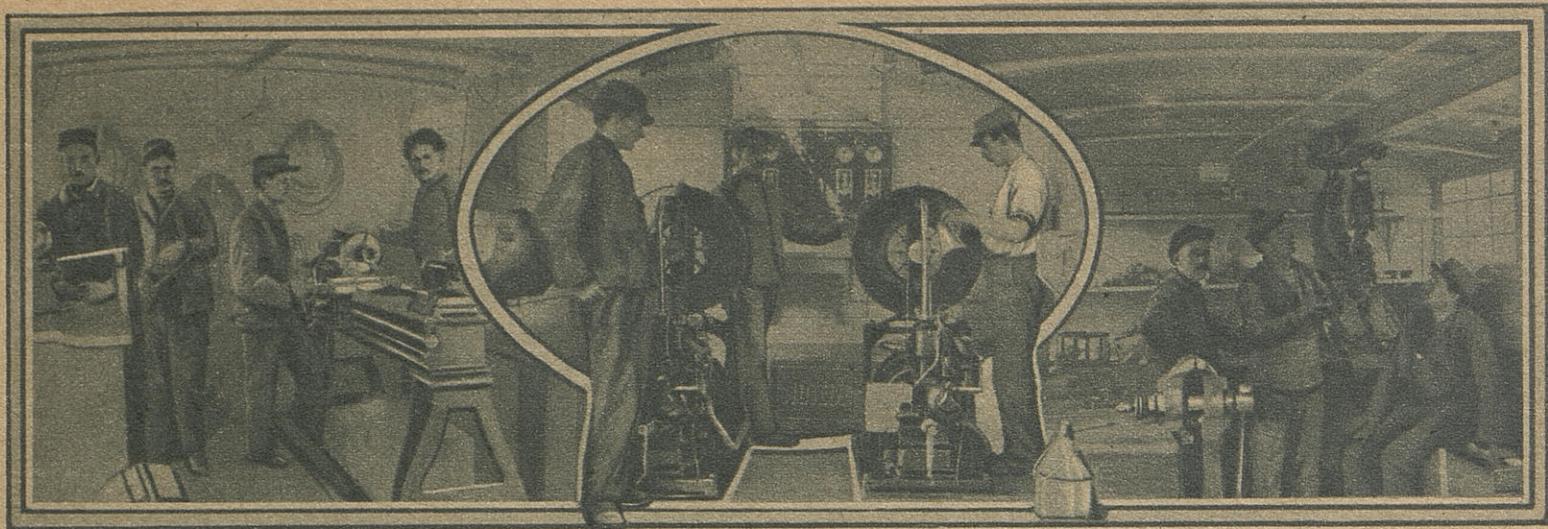


*Au milieu de la ferraille, Wagner attend l'improbable amateur.*

### RÉFLEXIONS SUR QUELQUES DOCUMENTS PRIS " A LA FOIRE AUX FUCES "

C'est là que vont finir de coutume, au milieu de vieilleries qui n'ont qu'une valeur d'encombrement, les bustes des gloires périmées, et les idoles abolies. Et, revers de la gloire, voici Wagner qui du salon d'un snob repent est venu s'échouer là, parmi les pantoufles éculées et les casseroles hors d'usage. Mais les autres documents ne sont pas moins suggestifs... On y

voit à vil prix des ustensiles de cuivre rouge et du caoutchouc que l'Allemagne paierait à prix d'or. Et l'on y voit encore dans le stand spécial de la charcuterie, des jambons, des saucissons qui se balancent sur la tête des promeneurs indifférents. Imagine-t-on une pareille boutique à Berlin? Tant de Delikatessen en "liberté"! Quelle émeute, quelle bataille pour une seule de ces saucisses!



Les machines-outils. — Tour, perceuse, meule-émeri, étau-limeur y sont mus par l'électricité. Le wagon du groupe électrogène. — Il distribue la force et l'éclairage électrique à tout le train. Le wagon de montage. — Un pont roulant permet de déplacer les moteurs les plus lourds.

## UN TRAIN-PARC D'AVIATION

La sympathie du public, avec juste raison, va aux remarquables exploits accomplis quotidiennement par nos rois de l'air. On s'inquiète moins de savoir par quels moyens ces hommes-oiseaux, lorsqu'il s'agit de chasser le Boche ou de laisser tomber sur les défenses ennemies quelques tonnes d'explosifs, trouvent, toujours prêt, l'appareil avec lequel ils font si bonne besogne. Afin que ces courageux pilotes et observateurs ne perdissent point un temps précieux, il était nécessaire qu'ils ne fussent pas constamment mis dans l'obligation de réclamer à l'arrière aide et secours. Tel dispositif manquant subitement à leur avion, tel organe indispensable au bon fonctionnement du moteur, doivent, non seulement trouver sur les lieux mêmes, mais encore s'y fabriquer. C'est pourquoi chaque groupe de connaissance ou de bombardement est nanti, lorsqu'il est éloigné de tout centre fixe, d'un parc ambulante. Fait de camion-ateliers ou de wagons-ateliers, ce parc possède donc ou produit les pièces de rechange de première nécessité. Il a fallu créer en quelques mois cette machinerie inexistante avant la guerre, l'organiser, la perfectionner, la discipliner afin qu'elle puisse effectuer un rendement maximum.

Voyez ce train ! Pour le profane ou l'observateur superficiel, il présente, tous wagons clos, l'aspect d'un de ces mill-convois de marchandises qui journalièrement sillonnent les voies ferrées ou stagnent sur les rails de garage. Pourtant, cette rampe modeste est à la fois un magasin d'approvisionnement et une usine, magasin et usine qui font eux-mêmes leur livraison. Ils permettent un va-et-vient incessant interrompu seulement par la seule volonté de la pensée directrice. Aujourd'hui en Alsace, ils sont demain en Argonne et dans deux jours aux rives de la Manche, emmenant avec eux leur matériel et leur outillage, sans omettre leur personnel. A peine ont-ils touché terre à l'endroit indiqué qu'ils fonctionnent, rendant d'inappréciables services aux escadrilles auxquelles ils sont attachés. A quelques kilomètres des lignes, sans souci des avions ennemis dont bien souvent ils déroutent la perspicacité par leur extérieur bénin, inoffensif, ils alimentent et réparent sans arrêt nos flottilles aériennes. Point n'est besoin de redire ce que celles-là peuvent faire.

Chaque jour, sur tous les points du front, nos avions livrent d'incessants combats. Il importe que les appareils blessés dans ces batailles soient réparés sur-le-champ, sinon, que de temps perdu ! Aussi, depuis quelque temps, chaque escadrille est-elle convoyée par un "train-parc" fait soit de camions, soit de wagons-ateliers. Là, des équipes d'ouvriers spéciaux dont l'habileté est extrême fabriquent sur le terrain même les pièces de rechange de première nécessité.

tent et réparent sans arrêt nos flottilles aériennes. Point n'est besoin de redire ce que celles-là peuvent faire.

### CHAQUE WAGON EST UN ATELIER OU LES AVIONS PEUVENT ÊTRE MONTÉS PIÈCE PAR PIÈCE

Voici l'aube. Les wagons s'éveillent. Un ronflement de moteur s'entend. Par l'entrebâillement d'une porte à glissière, le groupe



Les menuisiers dans leur wagon qui possède une scie mécanique très perfectionnée.

électrogène s'aperçoit. Il distribue à la fois à l'ensemble du train la lumière — l'éclairage étant électrique — et la force.

Ici, c'est le wagon où sont rassemblées les machines-outils, telles que le tour, la perceuse, la meule-émeri, l'étau-limeur, mues pour la plupart électriquement. Elles servent à la fabrication des pièces du moteur

— moteur d'avion ou moteur d'automobile, — chaque parc emmenant avec lui, pour le ravitaillement en munitions et en vivres, un jeu de camions, de tracteurs et de voitures légères. C'est de cet atelier que

sortent : axes, pignons, leviers, chappes, etc.

Allons plus loin. Voici le wagon de montage et d'ajustage. On y procède à la vérification des moteurs. Un pont roulant permet de suspendre et de déplacer facilement le lourd engin, de l'examiner sur toutes ses faces, d'essayer ses moindres rouages. Toute la gamme des étaux, des clefs, des limes est à sa place en ce wagon.

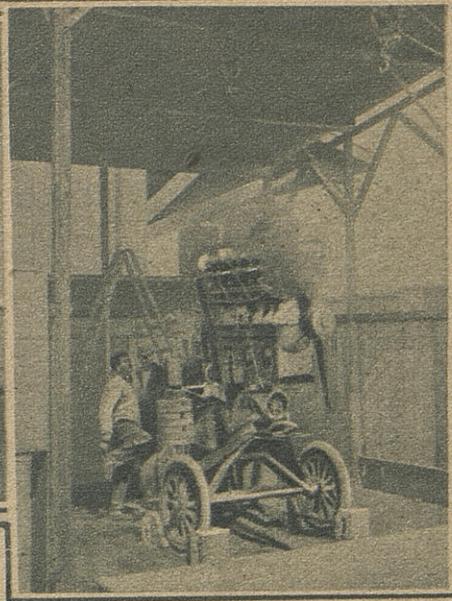
Indépendamment des multiples rabots, planes, mèches, vilebrequins, gouges ou drilles qui meublent ses parois, le wagon-menuiserie montre une scie mécanique munie des derniers perfectionnements. Également tributaire de l'électricité, cette pièce de résistance coupe inlassablement le bois qui servira à établir les nervures des ailes, à refaire la carène des nacelles, à construire tréteaux, caisses, manches ou supports d'outils ; bref, tous les objets que peut comprendre la menuiserie de précision, voire le charpentage en général.

Mais un vrombissement puissant, d'où s'évade un sifflement assourdi, emplit l'air calme, soulevant des volutes de poussière. C'est tout bonnement un deux-cents chevaux placé sur le banc d'essai en vue de l'épreuve définitive. Progressivement, l'hélice passe de 300 à 1 300 tours à la minute, ce qui, pour un moteur d'avion, est un régime normal. Cette allure se maintient-elle sans à-coups, sans ratés ? le moteur est prêt : il peut être remonté sur la machine volante.

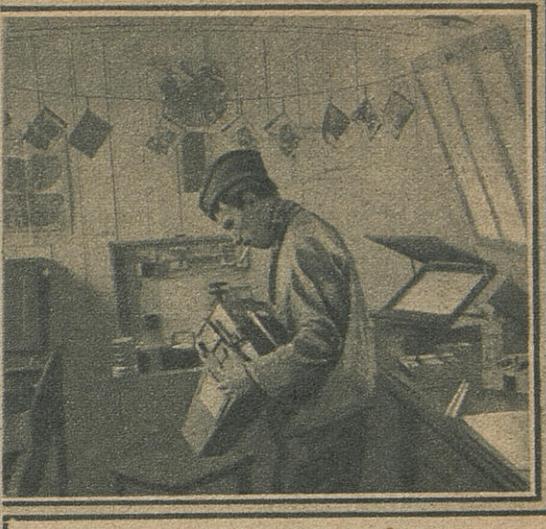
Lorsque nous aurons cité le wagon-forge où se pratiquent la soudure autogène, le brasage, la confection, la réfection et la soudure des ressorts d'automobile, le redressage des tubes d'avion ; le wagon technique où toutes les épures concernant la modification des avions, tous les croquis des pièces à usiner aux divers wagons-ateliers, sont établis ; le wagon photographique où, dans une seule journée, un personnel restreint, grâce à l'outillage perfectionné ; à l'habile disposition du local, peut développer une quarantaine de clichés pris au-dessus des lignes



Le wagon-forge. — C'est là que se pratiquent la soudure autogène, le brasage, le redressage, etc.



Un moteur de 200 chevaux sur le banc d'essai, aménagé dans un hangar monté, près du train.



Le laboratoire photographique. — On y développe tous les clichés pris par les observateurs.

et fournir sans trop de peine un millier d'épreuves, nous en aurons fini avec le côté usine. La partie magasin n'est ni moins complète, ni moins bien comprise. Wagon à pneumatiques, wagon des pièces détachées qui contient également tous les instruments du bord : boussoles, cartes et porte-cartes, altimètre, compte-tours, magnétos, mitrailleuses avec leur bande, etc., etc., wagon à pétrole, à huile, à essence, enfin wagons à munitions où s'étagent les caisses de bombes, les différents types de fusées, les paquets de cartouches, débitent sans arrêt leurs marchandises aux escadrilles. Sans arrêt mais non point sans contrôle. Pas une pièce — valût-elle un quart de maravedis, — ne rentre sans avoir été prise en compte par les *wagons-bureaux*, ne sort sans qu'ils en aient obtenu décharge.

**UN COUP DE TÉLÉPHONE AU TRAIN-PARC ET LES DÉPANEURS VONT AU SECOURS DE L'AVION EN PÉRIL**

Si l'on pouvait supprimer, dans le décor où s'exerce cette vie ouvrière, le grondement continu du canon et parfois aussi les visites intempestives mais peu redoutées des oiseaux boches, l'on se figurerait sans peine que l'on y mène l'existence laborieuse et paisible propre aux petits ateliers des petites villes de province, tant la besogne s'accomplit méthodiquement et avec calme. Toutefois, il ne faudrait pas s'imaginer que le métier y soit de tout repos, les risques à courir existent. Parmi les mécaniciens, les menuisiers, les forgerons, se recrutent les équipes dites de *dépanage*. Le cas est en effet

fréquent d'un appareil qui, par suite d'une panne de moteur ou parce que l'un de ses organes vitaux a reçu la balle de mitrailleuse ou le schrapnell, atterrisse immédiatement



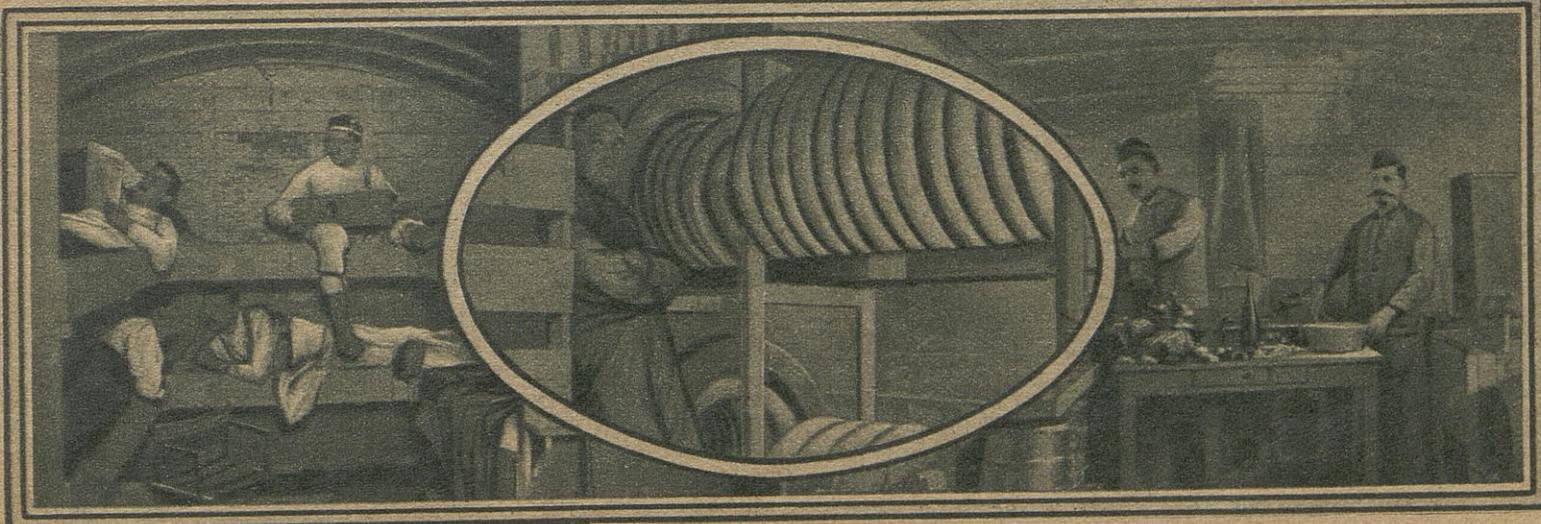
Dans les bureaux du wagon technique s'établissent les épures et les croquis des pièces à usiner.

derrière nos lignes et si mal qu'il n'est plus que matière inerte à laquelle nul effort ne peut être demandé. C'est alors qu'intervient l'équipe de dépanage.

Un coup de téléphone au parc dont l'appareil blessé dépend — le train a sa cabine

phonique, — et tout aussitôt les « dépanneurs » sont en tenue, casque sur la tête, masque contre les gaz asphyxiants dans la musette. Dix hommes pour un se présentent si l'on a besoin de renfort. En un clin d'œil, camions, remorques, tracteurs sont parés. Quelques tours de volant et le lourd convoi s'ébranle. Chacun maintenant a hâte d'être là-bas où les frères d'armes, tapis dans la tranchée, sont les acteurs de premier plan du drame grandiose et terrible qui se joue sans répit. On est heureux de partager, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure, leurs dangers. Ces gars-là sont de France toujours et avant tout. Ils ne veulent pas qu'on l'ignore. Une généreuse émulation les presse autour de l'aéroplane mutilé. Sans souci de l'obus qui peut les atteindre, ils travaillent. Si ce n'est déjà fait, ils poussent vers un endroit plus caché l'aigle de toile et d'acier aux couleurs tricolores. Là, dès le crépuscule, ils le démontent hâtivement, mais sûrement. Hissés sur les remorques, dans l'intérieur des camions, moteurs et plans d'atterrissage et aéro t nacelle sont ramenés au parc où ils prennent place au cimetière, où l'on ne séjourne pas et d'où l'avion ressuscite, chaque organe étant ramené à l'arrière sans tarder et servant, s'il n'a point subi trop de dommages, à la construction d'un nouvel oiseau.

Le soir, dans leur *wagon-couche*, les dépanneurs content aux camarades, à grands renforts de détails, les difficultés de la tâche, cependant que, pour d'autres dont l'âme est mélancolique, l'obligatoire musicien fait gémir la corde d'une guitare généralement faussée, mais émouvante.



Le wagon-couche. — Plus confortable qu'une *caena*, on y est à l'abri de l'eau... et des rats

Le magasin aux pneus. — Les atterrisseurs un peu rudes usent très vite les roues de l'appareil.

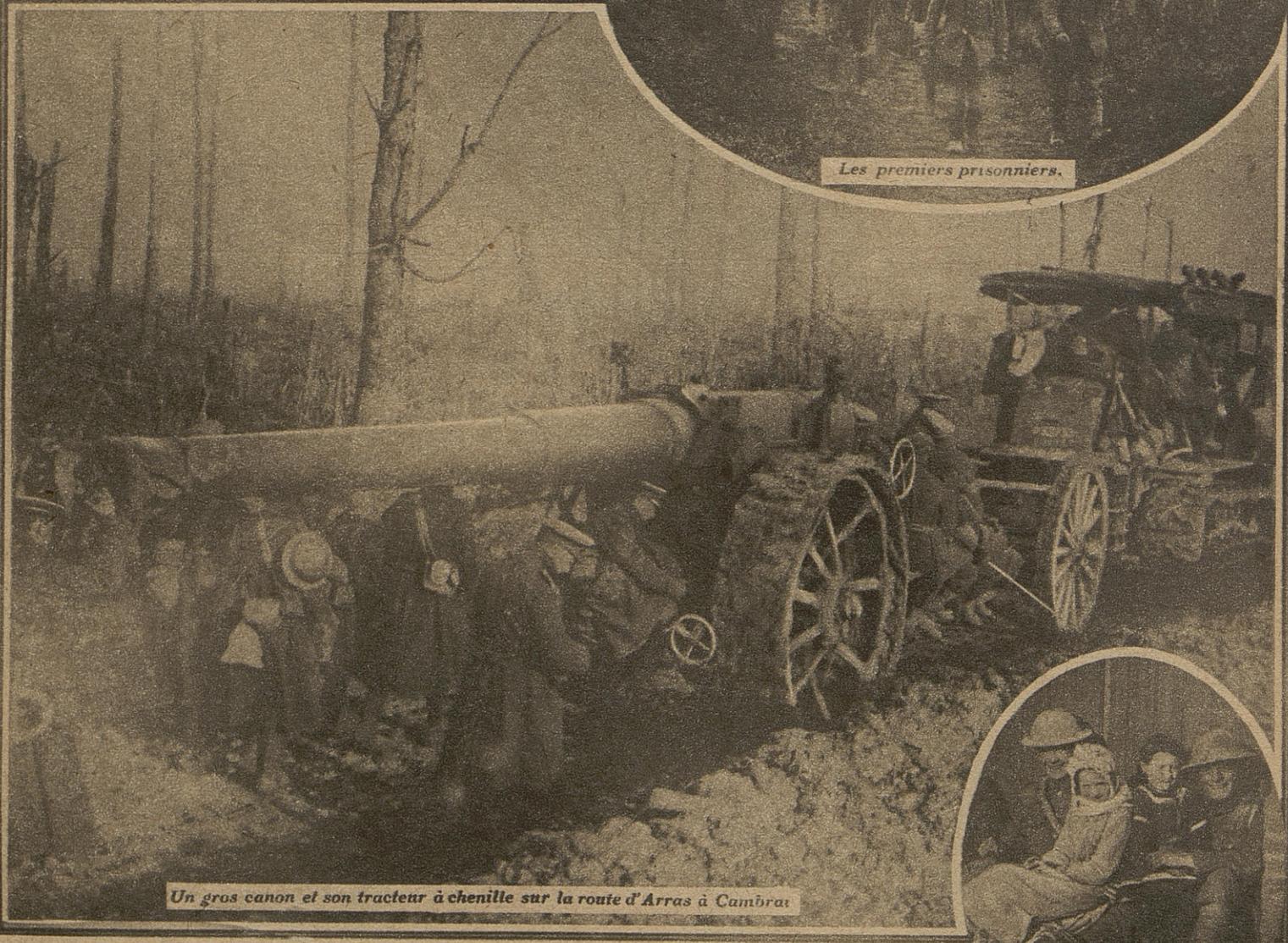
Le wagon-cuisine. — On y confectionne d'excellents repas pour réconforter les dépanneurs.

*J'ai vu.*

*Travailleurs gagnant les lignes conquises du bois de Farbus à l'aide d'un petit chemin de fer stratégique.*



*Les premiers prisonniers.*



*Un gros canon et son tracteur à chenille sur la route d'Arras à Cambrai*



*Fillettes des pays dévotés et leurs sauveurs.*

**APRÈS LE PREMIER JOUR DE L'OFFENSIVE  
BRITANNIQUE AU NORD D'ARRAS**

A l'heure où nous mettons sous presse, la bataille d'Arras fait rage. Dès le premier jour de leur foudroyante attaque, qui s'est déclenchée le lundi de Pâques, les troupes canadiennes ont enlevé la fameuse crête de Vimy. Désormais, les soldats du maréchal Haig dominent

la plaine de Douai. Plus de 11.000 prisonniers dont 285 officiers, plus de 100 canons, 60 mortiers de tranchée et 165 mitrailleuses, tels sont les premiers résultats de la manœuvre de nos alliés dont l'étreinte vers Cambrai et Saint-Quentin n'a pas cessé de se resserrer.

DES ATHLETES — QUI SONT AUSSI DES HEROS — SE DISPUTENT DANS  
UN GRAND MATCH DE FOOTBALL RUGBY " LA COUPE DE LA SOMME

*L'équipe française.*



*L'équipe gagnante néo-zélandaise.*

Ce match qui se donna à Vincennes le jour de Pâques, mit aux prises une équipe de Néo-Zélandais et un team français dont les équipiers, qui venaient de tous les points du front, n'avaient eu de commun, durant des mois, que le péril et que la gloire. Aussi, bien que leur jeu fut exceptionnellement brillant et très serré, les Français furent-ils battus par les Anzacs, leurs prestigieux adversaires.

*J'ai vu*



**TREIZE MILLIONS D'OUVRIERS AMÉRICAINS TRAVAILLENT DÉSORMAIS NUIT ET JOUR A ASSURER NOTRE VICTOIRE**

Ce n'est pas seulement une force morale incomparable que les États-Unis ont apportée à l'Entente. Ils jettent aussi dans la balance, avec leur marine de guerre et leurs milliards de dollars, l'appoint de leur formidable puissance industrielle. Dans un conflit où le matériel, c'est-à-dire les usines,

le travail, l'organisation ont la première place, ils mettent à notre disposition les usines les plus merveilleusement outillées de l'Univers. Désormais va se dresser contre l'Allemagne, empire du fer, l'alliance des rois de l'acier. Contre Krupp et Essen, voici Schwab (dont nous donnons en

médaille le portrait) et Bethlehem avec ses milliers de spécialistes, ses ateliers de guerre et ses centaines de milliers d'ouvriers, les meilleurs du monde. Déjà, avant la déclaration officielle de la guerre, les Alliés avaient trouvé dans la Grande République un concours économique

de premier ordre, mais ce n'était que par occasion et sur l'initiative de ses particuliers. Aujourd'hui, elle s'est mise à la tâche, d'un seul élan, d'un seul cœur, et brûlée de la flamme d'un ardent patriotisme. Les Allemands vont voir ce que peut un grand peuple libre....

*J'ai vu*



Mlle Tardy, attachée au s.-secrétariat du Travail.



Le cycliste De Ruyter, vainqueur de l'épreuve Tour de Paris le 9 avril, 250 kil. en 8 h. 6' 50".



Beaumont, aviateur qui bombarde Francfort-s-le-Mein.

la rage allemande, cains d'après *Fliegende*



M. Tarnowski, rep. l'Autriche à Washington.



Le général américain Pershing est à la frontière mexicaine.

Suspendu à un câble, un observateur français descend en parachute de son ballon captif



Dans le bois de Saint-Cloud, les jeunes éclaireuses parisiennes font du camping malgré le froid persistant.



M. Bryan, le pacifiste américain, s'engage comme simple soldat.



Les conductrices des automobiles de la Croix-Rouge canadienne qui vont jusqu'aux premières lignes.

**LES 10 REMÈDES DE LA VIEILLE CURE**

Bronches	Anémie	Retour d'Age
Albumine	Estomac	Rhumatismes
Diabète	Sang	Nerfs, Foie, etc.

Ces vieux remèdes rendent la santé aux malades les plus désespérés.  
 Gratis, Notice du Docteur Licet  
 Bourse: Vieille Cure de Soisy-sous-Montmorency (S.-O.)

**PELADE** NOTICE GRATUITE  
 BENT, pharmacien  
 27 rue Malabiau, Toulouse.

Pour paraître prochainement :  
**Capitaine LANGEVIN**  
**CAVALIERS DE FRANCE**  
 (1914 : ÉTAPES ET COMBATS)  
 Préface de Théodore CHÈZE  
 50 dessins de Gérard COCHET  
 Un volume in-18 ... .. 3 fr. 50  
 L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris.

VIENT DE PARAÎTRE :  
**VICTOR BREYER**  
**LES FLANDRES EN KHAKI**  
 Notes d'un interprète français à l'armée britannique  
 Préface de Ch. FAROUX  
 Un volume in-16... .. 2 francs.

titre: *Les Flandres en Khaki*, ses notes et impressions de guerre. Il les présente au public sous la forme de récits détachés dont son préfacier, notre confrère Charles Faroux, dit avec infiniment de justesse: « Une chose frappe dans ces récits, avant tout c'est la sobriété du style. Pas de grands mots, pas de phrases à effet, c'est aujourd'hui, pour un livre de guerre, la meilleure preuve que l'auteur a réellement fait la guerre. On notera aussi que Breyer rapporte généralement un fait et s'abstient de le commenter, mais ce fait est toujours si puissamment suggestif que nous savons gré à l'auteur de nous laisser réfléchir intérieurement. »

**Les Flandres en Khaki**, que chacun voudra lire et conserver dans sa collection d'ouvrages de la grande guerre, sont en vente, au prix de 2 francs le volume, chez tous les libraires et à l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

**Fi**  
 L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence

EN VENTE PARTOUT (25 C<sup>ms</sup> le N°)

**LA BAÏONNETTE**  
 est LE PREMIER ILLUSTRÉ SATIRIQUE FRANÇAIS  
 (La España, Sept. 1915.)

Collection complète de *La Baïonnette* en 6 volumes cartonnés. Le vol. : 4 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence

**Fi**

En préparation :  
**HENRI DECOIN**  
**"JEPH"**  
 ROMAN D'UN AS  
 Un volume in-18 ... .. 3 fr. 50  
 L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris



Un mariage rompu par la guerre.

Le prince héritier Boris de Bulgarie et la princesse Elisabeth de Roumanie.

Une "munitionnette" écossaise tournant des obus dans une grande usine de guerre.

? RAVENGAR?

Le roi d'Espagne Alphonse XIII (+) visitant les chantiers de la marine à La Corogne.

Fiançailles compromises par la Révolution.

Le prince Carol de Roumanie et la grande-duchesse Tatiana de Russie.

M. Joseph Thierry et le général Dubail visitent l'École de gymnastique de Joinville-le-Pont.

M. Valdez, président de la République de Panama, a pris le parti de l'Entente.

Menocal, président de la République de Cuba, a déclaré la guerre à l'Allemagne.

Un assaut d'escrime à la baïonnette par les élèves officiers de l'École de gymnastique de Joinville.

# JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

## JUBOL

Éponge et nettoie l'intestin.  
Évite l'Appendicite et l'Entérite  
Guérit les Hémorroïdes.  
Empêche l'excès d'embonpoint,  
Régularise l'harmonie des formes.



Constipation  
Entérite  
Étourdissements  
Hémorroïdes  
Dyspepsie  
Migraines

Pour rester en bonne santé prenez chaque soir un comprimé de JUBOL

COMMUNICATIONS :  
A l'Académie des Sciences (23 juin 1910).  
A l'Académie de Médecine (23 décembre 1909).

### L'OPINION MEDICALE :

« Si nos ancêtres avaient pu, en ayant chaque soir quelques comprimés de Jubol rendre à leur intestin paralysé par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service le ressource de la réduction intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du système complet-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins les époques, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. »  
D' BÉRENGER, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et ttes pharmacies. La boîte fco 5 fr. 30

# Globéol

reconstitue la substance nerveuse

Anémie  
Surmenage  
Tuberculose  
Convalescence

La cure de GLOBÉOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur.



Augmente la qualité et la quantité des globules rouges.

Véritable sérum de la fatigue.

Communication l'Académie de Médecine (7 juin 1910)

— Je n'en peux plus, ce travail me tue.  
— Mais d'antre, mon ami, fais donc comme moi ! Dans les surcroûts de besogne, je prends du GLOBÉOL, et regarde-moi, jamais je n'ai été si bien portant.

### L'OPINION MEDICALE :

Loin d'abattre la pression, il faut au contraire soutenir le cœur surmené de l'artério-scléreuse, par le Globéol qui lui transfère un sang pur, un sang jeune, un sang en pleine activité. C'est la seule façon de parer à l'asystolie fatale qui suit l'hyperasystolie, comme toute phase de suractivité est suivie d'une période de dépression.

Professeur FAIVRE,

Prof<sup>r</sup> de clinique interne à l'Université de Poitiers

Ttes pharmacies et Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 7 fr. 20.

# CASSINOU VA-T-EN GUERRE <sup>(1)</sup>

ROMAN INÉDIT

Par CHARLES DERENNES

L'homme suivit la grand rue, le nez à terre, et profita de ce que les gens qui l'observaient ne se montraient pas pour ne regarder personne. Il ralentit deux ou trois fois, notamment devant la boutique du coiffeur; après quoi, ayant craché dans ses mains, comme pour se donner du courage, il se remit en route, s'arrêta quelques minutes plus tard devant chez Fantique, « Fruits et primeurs », frappa discrètement, puis plus fort, à la levanture et, personne ne lui répondant, entra.

Il regarda autour de lui comme eût fait un voyageur dans l'auberge de hasard où l'heure l'oblige à se gîter. Un peu de feu brûlait dans la cheminée haute : « Patronne ! » Personne ne répondit. La patronne devait promener ses fruits et primeurs, les gosses étaient à l'école, ou ailleurs. Sans façons, l'homme apporta une chaise près des tisons encore rouges, alluma une pipe... A ce moment un vieux chat apparut en miaulant; il avait des yeux tout blancs; il était aveugle... Il s'avança en reniflant, se cognant aux pieds des tables, des éventaires et des chaises; il cherchait son trou familier, entre la plaque de fonte bien chaude de la cheminée et le parquet... L'homme regarda la bête, tira d'une de ses musettes un morceau de bidoche qu'il coupa minutieusement, offrit ce régal à la bête bientôt ronronnante... et se mit à pleurer, sans bruit...

Cependant, de l'autre côté de la porte vitrée, les commentaires se poursuivaient, à voix haute ou basse.

— Fantique n'avait pas donné de ses nouvelles depuis un mois et plus...

— C'est peut-être un ami à lui qui sait quelque chose.

— Il n'est pas gêné!...

— On pourrait avertir la Jeanne.

— Bah! il ne fait pas de mal...

— Oui, mais s'il y avait du malheur, il ne faudrait tout de même pas qu'il lui jette ça trop crûment, à la pover!

— Attention!... la voici... la voici!...

Comme par enchantement, tandis que la portière de Mme Fantique apparaissait au détour de la rue, les bouches se firent muettes, les spectateurs s'éclipsèrent. Au bruit des gre-

(1) Voici le résumé de la première partie de ce roman dont nous avons commencé la publication dans notre numéro du 2 décembre 1916 (n° 107). Réformé avant le 1<sup>er</sup> août 1914, le muletier Cassinou ne croyait pas à la guerre. Après la mobilisation, il ne songeait nullement à partir et il s'était contenté de s'engager comme garde civique. Mais certaines aventures le dégoutèrent vite de ses nouvelles fonctions, et rebuté par Marylis, une jeune couturière qu'il aimait, il se disposait à passer en Espagne, lorsque la rencontre d'un cheminot, Jean-le-Perdre, le fit changer subitement d'avis. Au lieu de passer la frontière, il contracta un engagement volontaire et bientôt il partit sur le front, ce qui le remit, pour sa grande joie, dans les bonnes grâces de la gentille Marylis. Des mois se passèrent, et un beau jour débarqua sur le quai de la gare de Hont-Habi un soldat permissionnaire qu'une personne ne reconnaissait, parmi les hommes et les enfants du village.



DEUX EXPRESSIONS  
DE CASSINOU

lots, l'étranger leva la tête, essuya ses pleurs, s'avança vers le trottoir et déclara avec beaucoup de simplicité :

— C'est moi, Jeanne... J'étais dingo. Ça va mieux. Deux mois de convalo. Y a du bon...

Et, avant même d'embrasser sa femme, il esquissa une danse folle, se lança de formidables et joyeux coups de poings sur les cuisses, passant des pleurs au rire, du chagrin à l'allégresse, du même élan qu'une bête poursuivie franchit un ruisseau...

Deux heures plus tard, tout le bourg avait essayé de pénétrer dans la boutique; mais la Jeanne montait la garde sur la porte et ne laissait personne passer. En revanche, elle n'était pas chiche de paroles :

— Ah! ça m'a fait un coup!... Le cœur me remontait dans la gorge... Comme on nous les rend, tout de même! J'en pleurerais si j'osais... Ce qui me console, c'est que l'appétit y est... et que, pour ce qui est de dormir... écoutez! On l'entend ronfler d'ici... Trois fois enterré, par des marnites, en deux jours! Ça lui avait chaviré les idées, comme de juste. Et sa plaque, perdue... et son livret, pareillement. S'il en était mort ou resté *peccq*, je n'aurais même pas eu la consolation de « lui porter le deuil »... Ça fait horreur rien que d'y penser... Qui l'aurait reconnu, lui rasé autrefois, avec cette barbe? Quand il m'a embrassée, j'avais honte comme si j'avais accepté cela d'un autre!... Et les petits qui se sont mis à hurler de peur en le voyant!... Mon Dieu! Mon Dieu!...

Le lendemain, ce fut une autre histoire : la Jeanne aurait voulu produire son époux en public, oh! quelques instants, sans risquer de le fatiguer, non pas, du reste, sans l'avoir confié au coiffeur et convié à quelque peu de toilette...

Mais Fantique ne voulut rien savoir; il parlait un langage étrange qui contribuait pour beaucoup à inquiéter sa moitié... Il semblait avoir oublié le patois et changé d'accent; il se trouvait bien au lit, mangeait ferme, buvait sec, puis se rendormait, qu'il fit jour ou nuit...

— Voyons, « Ticou », disait la Jeanne... Secoue-toi un peu, tu finiras par t'engourdir le sang et t'épaissir les humeurs!

— Faut s'guérir d'abord d'être dingo.

— Tout le monde te demande, même M. Leber-lucque, qui est venu pour te voir!

— Crache-z-y lui que je suis dingo. Et puis... la barbe!

— Ah! tu veux que le coiffeur vienne? demande la Jeanne toute joyeuse à cette idée...

— Laisse le coiffeur où il est. J'suis dingo.

Pas moyen de le tirer de là! Cependant, les uns et les autres continuaient à rôder autour de leur maison, à l'affût de nouvelles: « Demandez-lui donc, Jeanne, s'il y a longtemps qu'il a vu le mien?... » Il était sûrement avec le mien... Est-ce qu'il avait bonne mine?... « Et le mien... je me fais un sang d'encre à l'idée qu'il ne reçoit peut-être pas ses colis... » Jeanne levait les bras au ciel :

— Hé té! que voulez-vous que j'y fasse!... Il ne sait que me dire qu'il est dingo... Qu'est-ce que c'est

encore que cette histoire-là?

Les mères et les femmes ouvraient grands les yeux et le bec et répétaient : « Dingo... Il est dingo... » les unes d'un air admiratif, les autres avec une vague expression de méfiance sur leur visage. Justement le Plocq passait. La Rousselette lui annonça la nouvelle : Fantique était revenu en congé de convalescence et on l'avait nommé dingo.

— Bigre! ce n'est pas rien, fit gravement le Plocq après s'être gratté la tête...

Et il s'en fut. Maintenant, les commères murmuraient :

— Ce n'est pas pour dire : il y en a qui ont de la chance...

— Deux mois de congé de convalescence!

— Et nommé dingo...

— Tandis que le mien...

— Que le mien... le mien...

— ... le mien...

Le vaste patriotisme de la France et l'égoïsme familial des Français communiaient...

## II

Le dimanche suivant fut le dimanche même de Pâques et, dès cette aube de printemps, qui fut rose et dorée comme est la forêt d'automne, les cloches de la région s'en donnèrent à cœur joie de promener, au-dessus du paysage, des sons qui allaient bien à ses couleurs. Alors Fantique se leva, très agité, avant même qu'on lui eût apporté au lit, comme d'habitude, son casse-croûte et son litre de blanc. Il ouvrit celle de ses fenêtres qui donnait sur le jardin, regarda avec une sorte d'ahurissement les reflets du canal au delà des ouvrages potagers, des haies vives fardées de blanc et des jeunes pins qui formaient clôture, réfléchit, cracha dans ses mains, s'examina dans le miroir et conclut pour lui tout seul :

— Ça aurait été tout de même dégoûtant à moi de me montrer avec cette tête!

Il lui semblait qu'il s'éveillait d'un songe trouble, peuplé de vagues et déplaisantes

images ; la réalité avait du bon. Il héla aussitôt la patronne qui accourut, étonnée heureusement de reconnaître, là-haut, dans la chambre conjugale, une voix qui sonnait avec l'accent du temps de paix...

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? fit M<sup>me</sup> Fantique, laquelle ne pouvait croire si vite à tant de bonheur...

Fantique, après un court instant de méfiance, se mit à rire largement :

— Ce n'est pas un autre, j'espère, que tu espérais trouver ici?... Les cloches m'ont éveillé de bonne heure, voilà tout... C'est donc dimanche ?

— Et le plus beau de tous les dimanches : celui de Pâques !

— Biboste ! De quoi me parer, et, vivement... Et va chercher le coiffeur avant que les clients l'encombrent !... Et les petits ? Où sont les petits ?...

— Et ils sont là !

M<sup>me</sup> Fantique ouvrit une porte ; les deux gosses se précipitèrent au cou de leur père, à peine intimidés par sa figure : ils avaient reconnu la voix, eux aussi !

A présent, la bonne femme pleurait en toute confiance, mais de joie, et les enfants pleuraient ou riaient à tour de rôle. Fantique laissa tomber un instant dans ses mains sa face sinistrement barbue et murmura comme à lui-même :

— Bien sûr que j'ai été dingos... pourvu seulement que je n'aie pas dit trop de bourdes ; c'est pas rigolo d'être dingos...

Puis encore, après un soupir de soulagement :

— Y a toujours ça de bon que je ne suis plus dingos !

M<sup>me</sup> Fantique, un peu étonnée et vexée, se leva précipitamment et mit la main sur la bouche de son mari :

— Tais-toi, tais-toi, mon Dieu-Jésu !... Oui, tu as peut-être raconté quelques bourdes, quelques blagues, hier encore et les jours d'avant... Mais, je t'en prie, ne reparle plus de cette histoire...

Mes bons amis, comprenez bien l'émoi de la dame : ne lui avait-on pas assuré à Saint-Lubin de Mont-Habi, la veille même, que le titre de dingos, dans l'armée anglaise, c'était quelque chose comme celui de chevalier de la Légion d'honneur... en mieux ?

Deux heures plus tard, Fantique faisait sa rentrée dans la vie publique de son bourg natal. Il y apparut en civil, rasé, le béret fièrement campé au-dessus d'une frange dont Bran-

debal avait tenu à tracer la courbe en artiste : il produisit une excellente impression. Bien entendu, la vieille Broussette fut des premières à venir fouiner aux abords de la boutique ; elle devenait ne plus en plus féroce ; l'un de ses fils, l'écarteur, ayant été fait prisonnier quelques jours plus tôt, l'autre, le joueur de pelote, venant d'être évacué sur un hôpital breton à la suite d'une crise d'entérite. Et la terrible bonne femme, à propos de ce dernier, lança à Fantique, après quelques rapides et sommaires formules de courtoisie :

— Pauvre de moi ! Ah ! mon ami, s'il faut quand même qu'il soit malade... pour qu'on l'ait envoyé si loin !... De l'entérite ! Et en Bretagne !... Ce n'est pas comme toi qui as retrouvé les tiens et qui es dingos...

— Bien sûr, toujours un peu... fit Fantique qui ne tenait pas à se compromettre.

— Et quelle mine tu as ! On peut dire que tu es devenu beau... Même le dessous de tes yeux, que tu avais si creux et qui maintenant est gonflé ! Enfin, je ne suis pas jalouse ; tant mieux pour ceux qui ont de la chance ; le monde est assez plein de misère... Ah ! tu es beau, tu es beau... Regardez s'il est beau !

On ne saura jamais si Fantique en était alors persuadé, ou s'il se jugeait suffisamment

cuirassé contre le venin de cette langue pointue. Il souriait avec béatitude. Mais deux autres arrivées venaient de se produire qui le dispensèrent de s'enorgueillir par trop ou de se fâcher : Espédeille, dit Capmartet, et Barrucas... Les deux grands blessés du pays firent fête à leur camarade :

— Ben, mon vieux, ça fait plaisir de se revoir. Alors, quoi de neuf ?

— On disait que tu étais pecq ?

— Oh ! pas pecq... marteau, simplement, fit modestement Fantique.

Broussette ne s'était pas éloignée encore ; elle crut devoir insister :

— Ni pecq ni marteau, les amis : mais dingos... Et ce qu'il est beau !

Espédeille répliqua en tordant la bouche, ce qui était sa façon à lui de prendre l'offensive dans le cours d'une conversation qui menaçait de tourner mal :

— Bien sûr qu'il est beau, hé ! la mémé... S'il fait des petits, il vous en gardera...

— Et il vous invitera à le voir tout entier à son prochain conseil de réforme, ajouta Barrucas...

La vieille se tut, ne comprenant pas exactement si on lui offrait « métire ou viande », vexée aussi parce que Capmartet venait de lui dire : « Attention aux pots de fleurs ; faut pas les bousculer... » Elle jura qu'elle ne s'était pas approchée de ceux qui ornaient le trottoir, devant la boutique du marchand de primeurs, et s'éloigna rapidement, songeuse et rageuse.

Du reste, s'il y eut une ombre au tableau, ce fut la seule, et cette antique peste de Broussette évita de se montrer durant le reste du jour ; celui-ci fut beau de toutes manières ; devant la boutique de Fantique, et à l'intérieur de la maison même, ce fut « comme la foire » sitôt la grande messe finie et l'apéro bu, comme la foire jusqu'au soir... Cette fois, Fantique faisait fête à son monde, et répondait comme il devait — ou comme il pouvait — aux innombrables questions que lui posaient les parents des absents : « Tu l'as vu?... comment est-il?... Quand vient-il?... » Vous pensez si un tel métier sèche la gorge ! Fantique n'interrompait ses histoires et ses rapports que pour ordonner à sa femme : « Donnes-en d'autre !... » ou simplement : « Débouché ! » ceci afin d'économiser son temps et sa langue... Et allez-y donc ! C'était la guerre ! On ne savait qui vivrait ou mourrait, qui, plus tard, serait heureux ou malheureux, riche ou pauvre...

(A suivre.)

CHARLES DEBENNES.

## SEMAINE DE GUERRE

Du 4 au 10 Avril

MERCREDI 4 AVRIL. — Les Français enlèvent la ligne Grugies, Urville, la Folie, May et Laffaux.  
— Les Anglais prennent Metz-en-Couture.  
— Violente attaque allemande sur le Stock d.  
— Le Sénat américain vote la guerre.

JEUDI 5. — Le transport brésilien Parana est coulé par un sous-marin allemand.  
— Les Anglais prennent Ronsoy et Basse-Boulozme.

VENDREDI 6. — La Chambre américaine vote la guerre.  
— Le paquebot Ernest Simons est coulé en Méditerranée.  
— Les Anglais et les Russes font leur jonction au nord de Bagdad.

SAMEDI 7. — 7500 obus allemands tombent sur Reims.  
— Début de l'offensive anglaise au nord d'Arras.

DIMANCHE 8. — Att. que anglais sur Zeebrugge : deux destroyers allemands coulés.  
— Rescrit du Kaiser à son peuple.

LUNDI 9. — Grande victoire des Anglais au nord d'Arras : ils occupent les villages d'Hermies, de Boursies, Fresnoy-le-Petit, Neuville-Vitasse, Telegraph-Hill, Saint-Laurent, Blangy, les Tilleuls, la Folie, Feuchy-Chapel, Feuchy, etc., et font 6000 prisonniers.  
— Le Brésil rompt avec l'Allemagne.

MARDI 10. — Les Anglais continuent à progresser : leur butin dépasse 11 000 prisonniers et 100 canons.

## LA RUPTURE EST ACCOMPLIE ENTRE LE BRÉSIL ET L'ALLEMAGNE



Cavaliers de l'armée brésilienne.

Le président Wenceslao Braz.

Fantassins de l'armée brésilienne.

L'attentat commis contre le transport brésilien Parana coulé au large de Barfleur imposait à la grande république des obligations qu'elle avait déterminées d'avance, dès le début du mois de février. Aussi, après que son ministre des Affaires étrangères, M. Lauro Muller,

eut refusé de recevoir le représentant du Kaiser, les relations diplomatiques ont été rompues avec l'Allemagne le lundi 9 avril. Et l'exemple du Brésil, venant après le geste décisif des Etats Unis, entraînera toutes les autres Républiques latines de l'Amérique du Sud.

# LITTÉRATURE DE GUERRE (Suite) (1)

*Sport.*

LE VIEUX MONSIEUR. — Au fond, la guerre, ce doit être le plus passionnant des sports :  
LE SOLDAT. — Vous parlez ! et pour vraiment bien sporter il faut que ça soye l'hiver, pendant un bombardement, dans un trou d'obus, quand ça dégèle et qu'on ne sait jamais si ce qui vous saute au nez c'est une poignée de cailloux, des éclats de percutants ou les miettes d'un copain.

*Paternité.*

— Je me suis rendu compte tout de suite que le vrai filon, c'était d'avoir des gosses. J'ai eu un enfant la première année de la guerre, un autre en seconde année, j'en attends un troisième et ils seront bien « chocolat » dans trois ou quatre ans quand je dirai au colon : « Mon cinquième mome est arrivé, il ne vous reste plus qu'à me renvoyer à l'arrière ! »

*Restriction.*

LA VIEILLE DAME. — Une carte de sucre ! Et puis il y aura une carte de pain, puis une carte de viande, une carte de beurre, une carte de tout... il n'y a qu'une consommation qu'on ne supprimera pas : c'est le tabac ! heureusement...

— Vous fumez, madame ?  
— Je prise, monsieur.

*Le mercanti.*

— Mon mari est allé partout : en Lorraine, en Belgique, en Artois, en Champagne, dans la Somme...  
— Il n'a jamais été blessé ?  
— Oh ! non, madame, il tient un grand bazar et les états-majors ne veulent pas qu'il expose sa marchandise.

*La vie chère.*

— Le croiriez-vous, ma bonne dame ! ce matin, je vais chez le tripier comme d'habitude pour acheter du foie pour mon chat, c'est la seule chose qu'il veuille manger. « Voulez-vous me donner deux sous de foie ? » que je dis au tripier... et voilà qu'il me répond : « C'est quatre sous ! »  
— Si jamais on aurait pensé vivre à une époque où deux sous de foie coûteraient quatre sous !

*Au front.*

— T'as une marraine ?  
— Penses-tu ! J'ai parlé de ça à ma femme et elle a failli me coller sa main sur la figure.  
— Si tu as peur de ta femme ?  
— J'ai peur de rien, mais quand je suis en permission, ce n'est pas pour me battre. Mais ne t'en fais pas ! une marraine... j'en trouverai une bath après la guerre.

*Les mamans.*

— Yvonne ! une petite fille de sept ans ne doit pas se promener tout le temps avec un petit garçon. Tu ne quittes pas le fils de la crémère, ce n'est pas convenable.  
YVONNE (avec des larmes dans les yeux). — Puisque c'est mon poilu, mamman !

*Le pinard.*

— On a beau dire : il n'est pas mauvais, mais ça ne vaut pas le pinard de chez nous.  
— On fait du vin dans ton pays ?  
— Probable ! un reinglard que tu te tiendrais à la table pour le boire.  
— Ben, mon poteau !

— N'empêche ! c'est le vin du pays ! C'est comme mon clocher ! je ne vais jamais à la messe, mais depuis la guerre, je ne peux pas voir un clocher dans un patelin sans que ça me fiche le cafard.

— C'est peut-être pour ça que les artilleurs les f... tant par terre !

*Au bar.*

— Oui, ma petite ! un garçon qui, avant la guerre m'aurait embrassé les pieds à la troisième personne, quand il est venu la dernière fois en permission, c'est tout juste s'il a été poli !

— La guerre aura été terrible pour les femmes !

*Le nouveau riche.*

— Que voulez-vous, je me suis créé de nouveaux besoins : je fume des cigares chers, j'entretiens une danseuse et je ne voyage qu'en wagon-lit...

— Veinard !

— Et c'est très curieux, jamais je n'aurais eu l'idée de désirer tant que ça quand je n'avais pas le sou.

*Poilus, pendant un bombardement.*

— Mais je voudrais bien être à la place de Joffre.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a dit qu'après la guerre il irait se reposer à la campagne.

— Et puis après ?

— Comme si on était sûr, nous deux, de voir la fin de la guerre !

*Des canons, des munitions.*

— Chacun doit participer dans la mesure de ses moyens à la défense nationale. Je donne l'exemple.

— Vous êtes dans une usine ?

— Non, mais j'ai placé deux cent mille francs dans une fabrique d'obus, et ça me rapporte tout bêtement du 200 p. 100 !

*Le chauffeur.*

— Allo !... Zut ! le fil est coupé... juste au moment où j'allais répondre flûte !

— Toi qui es le chauffeur du général en chef, tu dois savoir ce qu'il pense... As-tu des tuyaux?... Voyons, il doit bien te parler ?

— Des fois !

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?



— La dernière fois, il m'a demandé : « Dis donc, mon vieux, tu ne pourrais pas me dire si la guerre va bientôt finir ? »

(Paperasses, un marmitage sérieux, les hommes sont dans leurs abris, tassés, un coup de téléphone.)

— Allo ! la brigade demande, avant trois heures, un état des outils de la compagnie ; fournir, s'il y a lieu, un état néant...

*Ronds de cuir.*

— On nous traite d'inutiles, de mollusques, de bons à rien. Laissez dire ! Je demande ce qu'ils auraient pu faire sans nous, ceux de l'avant. D'ailleurs, ils n'ont qu'à se rendre compte de notre effort ! Tous les jours nous restons une heure de plus dans notre bureau.

*Aveux.*

LA MAÎTRESSE DE MAISON A LA CUISINIÈRE FRUSTRÉE. — Pour que vous ne vous croyiez pas frustrée, vous garderez pour la femme de chambre et pour vous vos 750 grammes de sucre, je mettrai de côté celui de mes enfants et de mon mari et le mien.

LA CUISINIÈRE, (furieuse). — C'est gai ! comme ça je ne pourrai plus envoyer du sucre de madame à mon pauvre mari qui est garde-voie.

*Justification.*

— Ne croyez pas que, si je suis parti dans le Midi en septembre 1914, c'est parce que je craignais les Boches. Non ! mais je suis obligé de suivre un régime très strict et, en cas de siège, je n'aurais pas pu soigner mon entérite.

*Sociologie.*

— Quelle organisation ! Quelle honte ! La culture manque de bras. Que je sois seulement ministre dix minutes, je me charge d'en trouver de la main-d'œuvre ! Il y a assez de femmes et d'enfants qui ne fichent rien, nom d'un chien !

— Et vous ?...

— Moi, mon cher, je suis une femme, je ne suis pas un exécutant, mais c'est la pensée qui mène le monde...

— Ce n'est peut-être pas elle qui fait pousser le blé !

*Jalousie.*

— Mon mari a été blessé trois fois.  
— Le mien a été blessé quatre fois.  
— Mon mari a la croix de guerre avec palme.  
— Le mien a deux palmes.  
— Mon mari a été nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille.  
— Le mien a été nommé capitaine.  
— A la fin, c'est énervant, votre mari a toujours fait mieux que les autres ! Votre mari par-ci... votre mari par-là... ça ne vous empêche pas de le tromper, votre mari !

*Un soldat.*

— J'ai fait toute ma carrière dans l'armée, mais je n'avais pas espéré une guerre. Elle est venue au moment même où j'allais prendre ma retraite. Et, en deux ans, j'ai obtenu des satisfactions que trente années ne m'avaient pas données.  
— Vous êtes monté en grade ?  
— Non, j'ai fait fortune : je suis maître cordonnier.

ROBERT DIEUDONNÉ.

(1) La première série de ces notes du professeur Yves Manchonnet a paru dans *J'ai Vu* du 3 mars 1917.

*J'ai vu.*

LA CAVALERIE DU DÉSERT S'AVANCE VERS JÉRUSALEM



C'est au célèbre Camel's Corps que le général Murray a dû en grande partie le succès qui tout dernièrement amena l'armée anglaise aux portes de Gaza, c'est-à-dire sur le chemin même de Jérusalem. Dans les sables arides de la presqu'île de Sinai, que seules ces robustes et sobres bêtes peuvent affronter, les chameaux du corps spécial harcelaient sans relâche les colonnes ottomanes. Et ce sont les chameliers qui ont transformé en déroute la dernière défaite des Turcs, empêchant trois colonnes allemandes envoyées comme secours d'arriver à temps, et enveloppant 8000 Turcs et un de leurs généraux qu'ils firent prisonniers.

*J'ai vu*



*Sir Douglas Haig.*

*Le général Gough. Cycliste canadien ramenant sur sa machine*

*une fillette qu'il a recueillie dans un village évacué en hâte par l'ennemi.*

**SOUS LES ORDRES DU MARÉCHAL SIR DOUGLAS HAIG, LES SOLDATS DES GÉNÉRAUX GOUGH, HORNE ET ALLENBY DÉLIVRÈNT LES POPULATIONS DU NORD DE LA FRANCE DU JOUG ALLEMAND QU'ELLES SUBISSAIENT DEPUIS TRENTE MOIS**